

Le plus intéressant des almanachs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 49

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195250>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

M. Philippe Pflüger.

Lausanne vient de perdre un de ses meilleurs et de ses plus dévoués enfants. M. P. Pflüger, décédé mardi dernier, à l'âge de 76 ans, était un de ces hommes aimés et estimés de tous. On ne rencontrait guère ce gentil causeur, toujours gai, toujours affable, sans lui serrer la main. Il était rare qu'il n'eût pas quelque chose d'intéressant à vous communiquer, quelque idée nouvelle sur les progrès de divers genres qu'il désirait voir se réaliser chez nous.

Ainsi que l'ont fait remarquer nos confrères, M. Pflüger a été l'un des membres les plus zélés du groupe d'amateurs qui ont puissamment contribué au développement et aux progrès de la musique à Lausanne. Aimant aussi beaucoup le théâtre, il le fréquentait assidument, jugeant les artistes avec bienveillance et ne cessant de les encourager. Nul mieux que lui ne savait combien l'entreprise d'une saison dramatique est ingrate pour une troupe qui ne reçoit aucune subvention.

Cet homme si connu, si sympathique, laissera certainement un grand vide parmi les Lausannois, vide bien plus sensible encore dans sa famille, qui avait en lui un chef vénéré, et dont la carrière si bien remplie lui sera longtemps en exemple.

Philippe Pflüger ayant voué la plus grande part de son activité et de son esprit d'initiative au *Bazar vaudois*, quelques mots sur la fondation de cet ancien établissement trouveront ici leur place.

C'était vers 1830. Deux amis, deux hommes s'intéressant vivement à leur ville natale et à leur pays, conçurent le projet d'un établissement destiné à faire connaître et à favoriser l'écoulement des divers produits des arts et de l'industrie dans notre canton.

Cherchant un emplacement convenable, ils jetèrent d'abord les yeux sur le jardin où fut construit plus tard l'hôtel Gibbon; mais ce terrain étant beaucoup trop cher pour les ressources dont ils pouvaient disposer, ils firent l'acquisition d'une parcelle de terrain au Chemin-Neuf. Il fallait être exceptionnellement doué d'activité et de persévérance pour

choisir cet endroit alors isolé et considéré comme hors de la ville et du centre des affaires: Au sortir de la Madelaine se voyait une chaîne qui ne laissait le passage libre qu'aux piétons, et de là on atteignait le Chemin-Neuf par un sentier courant entre des jardins situés au bord du profond ravin de la Riponne, au fond duquel se trouvaient les bains de Boverat.

Néanmoins, MM. L. Pflüger, aîné, et son ami Benjamin Corbaz, ne se découragèrent point, confiants qu'ils étaient dans l'avenir de ce quartier solitaire.

Un mot sur nos deux compatriotes: M. L. Pflüger travaillait depuis longtemps au bureau de la *Gazette*, où il entra d'abord comme simple employé, et devint ensuite l'un des principaux collaborateurs de ce journal, suppléant ainsi son rédacteur, M. Miéville, qui avait complètement perdu la vue.

Après avoir débuté comme épiciier, M. Benjamin Corbaz devint bouquiniste, puis fondateur du dépôt bibliographique de la Cité, pour lequel il fit plusieurs fois, à pied, le voyage de Lausanne à Paris, s'acheminant bravement, le bâton à la main, le sac au dos, vers la grande capitale. C'était un des hommes les plus laborieux du canton.

En septembre 1831, le bâtiment du Chemin-Neuf étant achevé, on y vit bientôt arriver, en consignation, les divers produits de l'industrie vaudoise: les meubles des menuisiers Morel, Forneret et Dentan; les graines des horticulteurs Barraud et Gramay; les ustensiles d'étain de Goldener et des frères Lacombe; les articles d'éclairage de Ch. Renaud; les casquettes du chapelier Bissat; les couteaux de Faillettaz; les cartes à jouer de Vachet; les instruments de musique d'Hoffmann; les chapeaux de paille de Givet, à Aubonne; les poteries de Nyon; les rasoirs de Le-coultre; les balances de Glardon, à Val-lorbes; les cuirs à rasoirs de Cherpil-lod, à Rolle, etc., etc.

Le bazar était éclairé le soir par un lustre de 12 lampes, qui attirait tous les regards.

Aux produits de notre industrie vinrent bientôt se joindre ceux des grands

centres manufacturiers de l'étranger, qui assurèrent de plus en plus la prospérité de l'entreprise.

Benjamin Corbaz s'étant retiré des affaires, après quelques années, M. Pflüger devint seul propriétaire.

Au printemps de 1856, le bazar fut transféré rue St-François, et, en 1859, M. Philippe Pflüger, reprenant la succession de son père décédé, s'associa avec M. Charles Burnand. On sait le reste.

Le plus intéressant des almanachs.

L'*Almanach Hachette*, édition suisse, pour 1896, vient de paraître. Il aura sans doute le brillant succès de celui de l'année dernière, car c'est là une publication dont on ne peut guère se passer, tant elle est riche et variée en renseignements de toute sorte, tant elle nous apprend de choses en peu de mots. Tous ses principaux articles sont du reste accompagnés de tableaux statistiques, de cartes géographiques ou de vignettes très soignées.

Ce qu'on a pu accumuler dans ce volume de près de 500 pages est vraiment inimaginable; il faut le parcourir et le consulter à de nombreuses reprises pour s'en rendre compte: histoire, sciences, industrie, beaux-arts, géographie, astronomie, médecine populaire, recettes, agriculture, guide du savoir-vivre, droit usuel, voyages, sports, rien n'y a été oublié.

Un homme qui connaîtrait tout ce que contient l'*Almanach Hachette* pourrait certainement être considéré comme très instruit.

Ajoutons que cette remarquable publication ne peut être comparée aux almanachs auxquels nous étions habitués jusqu'ici, et dont l'utilité et l'intérêt disparaissent avec l'année qui les a vu naître. Non, l'*Almanach Hachette* doit être conservé; car après l'avoir maintes et maintes fois consulté, on y trouvera toujours quelque nouveau et utile renseignement qui vous avait échappé. Son prix, broché, est de 1 fr. 50. Il est en vente au bureau du *Conteur vaudois*, qui se charge aussi de l'envoyer contre remboursement aux personnes qui en feront la demande.

Voici une page empruntée à l'*Almanach Hachette*, et que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt.

OBSERVATIONS POPULAIRES.

A côté des observations scientifiques, une multitude d'indications populaires viennent des marins, des bergers, de ceux qui, vivant en plein air, observent la nature à toutes les heures du jour et de la nuit. Ces remarques s'appliquent aux vents qui soufflent, aux nuages qui passent, à la lune, au soleil, à la rosée et aux animaux chez qui l'instinct et la sensibilité déterminent des mouvements intéressants à observer.

Les nuages, amas de vapeur d'eau condensée dans l'atmosphère, sont intimement liés aux changements de température.

Une convention internationale les a classés dans l'ordre suivant : 1° *cirrus* ; 2° *cumulus* ; 3° *stratus* ; 4° *nimbus*.

Quand ils sont petits, épars dans le ciel, semblables à de légers flocons de laine ou à des plumes qui volent (*cirrus*), ils sont souvent formés par des particules de glace et amènent un changement de temps. Ces nuages sont très élevés (8000 mètres).

Quand les nuages s'amoncellent en montagne ou prennent des formes de rochers superposés (*cumulus*), quand ils deviennent plus nombreux, le soir, il faut s'attendre à la pluie ou à des orages.

Quand les couches de nuages limitées par des lignes horizontales (*stratus*), qu'on voit ordinairement au lever ou au coucher du soleil, suivent des directions opposées, on peut s'attendre au changement de temps.

Quand les nuages sont bas, de couleur grise, sans forme caractéristique (*nimbus*), ils se résolvent assez souvent en pluie ou en neige.

Les nuages aux contours saillants et détachés annoncent de la pluie, tandis que les nuages aux contours indécis sont des signes de beau temps.

Les nuages venant du midi et changeant souvent de direction présagent la pluie.

Les brouillards, se formant dans l'atmosphère chaque fois que la vapeur d'eau y arrive à une température supérieure à celle de l'air ambiant, sont de la même nature que les nuages. S'ils persistent sur les montagnes, s'étendent et s'abaissent, ils présagent une pluie prochaine. S'ils montent et se dissipent, ils indiquent le beau temps.

Les brouillards abondants, au nord et au nord-est, annoncent le beau temps ; la pluie, s'ils dominent au sud et au sud-est.

La pluie. — S'il pleut après un temps clair de 4 à 9 heures du matin, le soleil luit généralement avant midi ; si la pluie commence à tomber par un temps

sombre, dans la soirée, elle recommencera le lendemain.

La rosée. — S'il ne se produit pas de rosée après une nuit claire, la pluie est imminente.

La rosée qui se forme après le coucher du soleil présage le beau temps.

Si la rosée se forme par un temps qui est sombre, elle indique la pluie.

La lune. — Astre du mystère et de la superstition, on lui attribue des influences météorologiques qu'elle n'a jamais eues. Les progrès des observations rigoureuses montrent que la nouvelle lune elle-même donne des résultats absolument discordants, au point qu'on trouve autant de faits positifs que de faits négatifs. On attribue au maréchal Bugeaud une règle qui permettrait de prédire le temps d'après les caractères météorologiques présentés par certains jours de la lunaison. M. Renou, de l'Observatoire du parc St-Maur, qui a beaucoup fréquenté le maréchal en Algérie, affirme que, loin d'avoir jamais été en possession d'aucune règle de ce genre, celui-ci exprimait souvent le regret que la science fût impuissante à déterminer le temps à venir. Au sujet de la règle elle-même, ce savant météorologiste a vérifié, d'après un siècle d'observations, qu'elle n'a aucun fondement. Il en est de même de la règle relative à la St-Médard.

La lune environnée d'un halo, c'est-à-dire de cercles colorés concentriques qui l'entourent immédiatement, indique souvent un changement de temps. Le halo est produit par la présence, dans les hautes régions de l'atmosphère, de gouttelettes d'eau. Si les cercles lumineux deviennent de plus en plus petits et prennent une teinte blanchâtre, la pluie est probable. Si, au contraire, leurs diamètres augmentent ainsi que la transparence, c'est un signe que les gouttes d'eau se dissolvent dans l'atmosphère : la pluie n'est pas à craindre.

Un autre phénomène optique est la présence, autour du soleil ou de la lune, d'un grand cercle blanchâtre ; quelquefois on en voit deux, de 22 et de 44 degrés d'angle, ce sont les *parhélies* autour du soleil, ou *parasélènes* autour de la lune ; ils sont produits par les jeux de la lumière dans des aiguilles de glace flottant à de grandes hauteurs ; leur présence est ordinairement signe de pluie, de neige.

Les cornes de la lune, claires et bien dessinées, annoncent le beau temps ; mal dessinées, elles indiquent le mauvais temps.

Le soleil. — Si le soleil se lève ou se couche dans un ciel pur, le beau temps est probable ; des nuages l'entourent, signe de pluie.

Les nuages jaunâtres indiquent la tempête ; les nuages rouges, des vents violents.

Quand le soleil, au matin, est légèrement embrumé, on peut s'attendre à une belle journée.

La pâleur du soleil est un signe de pluie.

Les poupons royaux.

Les dépêches de St-Petersbourg, en nous donnant le récit de la cérémonie du baptême de la grande-duchesse Olga, fille du Tsar, ont ajouté ce détail :

« La Tsarine n'a point voulu confier son enfant à une nourrice ; c'est elle-même qui l'allaite. »

Ce n'est guère la mode de laisser les héritiers de trônes pendus au sein de leurs mères. L'étiquette guette ces jeunes dauphins dès le berceau. Ils ont à souffrir, aussitôt qu'ils viennent au monde, des traditions du cérémonial.

S'il vous plaisait de lire à ce sujet les rapports faits par les historiographes officiels à la naissance des enfants des rois de France, vous vous trouveriez, à coup sûr, plongés dans une stupéfaction profonde. Dans la règle, ces enfants étaient tout de suite confiés à une « teneuse », à une « promeneuse », à une « remueuse » et à une « nourrice ». S'il s'agissait de l'héritier du trône, il avait une maison complète qui, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa septième année, était ainsi composée : une gouvernante, une sous-gouvernante, une berceuse, une première femme de chambre, deux valets de chambre, deux garçons de chambre, dix autres femmes de chambre, une blanchisseuse, une femme de cuisine. Il y avait aussi un médecin et un précepteur. Le dauphin avait encore un écuyer, un confesseur, un lecteur, et six gentilshommes, portant le nom de « menins, » étaient spécialement attachés à sa personne.

Toutefois, il y eut une reine de France qui tint à nourrir son enfant de son lait. C'est Blanche de Castille. Elle se montra même fort jalouse de ses droits de nourrice.

« La reine Blanche, dit un chroniqueur du temps, ne pouvait souffrir que son enfant suçât d'autre lait que le sien. Or, un jour qu'elle avait un accès de fièvre, une dame de qualité, qui, pour faire la cour à la souveraine, nourrissait également son rejeton, vit le petit Louis pleurer de faim. Elle lui offrit le sein. Au sortir de son accès, la reine se fit apporter l'enfant et voulut qu'il prit sa nourriture ; mais le petit s'y refusa, et sa mère, fort émue, en demanda la cause. Quand elle sut ce qui s'était passé, elle entra en grande fureur, et cela causa un étonnement général, car la reine se montrait habituellement très douce. « Que celle qui a donné du lait à mon enfant » ne paraisse plus en ma présence ! dit-elle, » je ne puis endurer qu'une autre femme me » dispute la qualité de mère ! » Et la nourrice improvisée fut brutalement chassée de la cour. »

La reine Blanche était un peu entière dans ses sentiments maternels. Elle avait sans doute raison, mais elle ne trouva pas d'imitatrices dans celles qui lui succédèrent comme souveraines. Et, au seizième siècle, la reine Marguerite citait comme un fait surprenant, dans ses Mémoires, l'exemple de la comtesse Lalaing de Flandre qui, dans un repas, « étant parée, toute couverte de pierreries et en pourpoint de toile d'argent brodée en or, avec